

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA ROBE

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux,
 La femme et le mari se querellaient tous deux.
 Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
 Et s'éveillait, brutal, menaçant, sans caresse,
 Le regard terne encore, et le geste alourdi,
 Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.
 Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure ;
 Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure ;
 Car le coupable, usant d'un stupide détour,
 S'empressait d'accuser, pour s'abouder à son tour.

"Qu'as-tu fait ? d'où viens-tu ? réponds-moi. Je soupçonne
 Une femme qui sort et toujours m'abandonne.

— J'ai cherché du travail ; tandis que tu bois,
 Il faut du pain pour vivre, et s'il gèle, du bois !

— Je fais ce que je veux !

— Donc je ferai de même !

— J'aime ce qui me plaît !

— Moi, j'aimerai qui m'aime !

— Misérable ! ".....

Et soudain, des injures, des cris,
 Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris ;
 Avec des mots affreux mille blessures vives ;
 Les regrets du passé, les mornes perspectives,
 Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détraît.

Mais l'homme tout à coup :

“ A quoi bon tout ce bruit,
J'en suis las ! Tous les jours c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle !
Beau ménage que le nôtre, après tout !
J'en prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût !
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre,
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé !

La femme aussitôt :

“ Je t'entends !
Eh bien ! séparons-nous ! d'ailleurs voilà longtemps
Que nous nous menaçons ! ”

— C'est juste !

— En conscience

J'ai déjà trop tardé !

— J'eus trop de patience !

— Une vie impossible !

— Un martyr !

— Un enfer

— Va t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert.
Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne !
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.
Va boire ! tes amis t'attendent ; va courir
Au cabaret ! le soir dors où le vin te porte !
Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte !
— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer
A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,
Emportant comme un gueux, ma casquette et ma veste ?
De tout ce que je vois, il me faut la moitié.
Partageons. C'est mon bien !

— Ton bien ! quelle pitié !

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?
O pauvre mobilier que j'ai cru mon ouvrage !

N'importe ! Je consens encore à partager ;
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger !

Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,
Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;
La fièvre du départ a saisi le mari ;
Muet, impatient et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,
Il presse ce travail impie et sacrilège.
Tout est bouleversé dans le triste taudis,
Dont leur amour peut-être eut fait un paradis !
Confusion sans nom, spectacle lamentable !
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,
Entasse les objets et se choisit sa part !

“ Prends ceci ; moi, cela !

— Toi, ce verre ; moi, l'autre

— Ces flambeaux, partageons !

— Ces draps, chacun le nôtre

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin ; la journée
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée ;
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie,
“ Qu'est-ce que cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?
Voyons !... des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?...

Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
Intactes et dormant sous l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.

Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix ;

Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;

Leur fille en un instant revit là, tout entière,

Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière !

“ C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.

— Non, tu ne l'auras pas, dit-elle pâissant ;
Non, c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée
— Je la veux.

— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre le tout ! laisse -moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée,
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis son départ
Tout a changé pour moi ! maintenant, c'est trop tard ! ”

Et d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance ;
Elle s'arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés ;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppe les vêtements de mort,
En murmurant tout bas :

“Non ! non ! c'est trop d'injustices.

Tu te montres trop tard !

—Trop tard ? En es-tu sûre ?

Dit l'homme en éclatant, et puisque notre enfant,
Vient nous parler encore et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour vous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner ? Je ne veux plus partir !

Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.

Elle courut à lui :

Tu pleures ? ta main tremble ?.....

Et tous deux sanglotant, dirent : “Restons ensemble !”

E. M.

GARE A LA BOISSON !

(À propos de l'article précédent)

Dieu a mis au cœur des parents, pour leurs enfants, un amour qui dans le champ du foyer opère des prodiges aussi grands que la vaillance sur le champ de bataille.

Cet amour grandit encore par le sentiment religieux.

Les parents que le poète vient de nous mettre sous les yeux ne sont pas chrétiens, leur langage le dit assez, nous l'avons cité cependant ce poète, parce que le tableau qu'il nous fait montre à quel excès mène parfois le vice hideux de l'ivrognerie.

Cette boisson maudite, quand elle ne produisait pas toujours d'aussi lugubres effets, toujours au cœur glace la tendresse, et du foyer, chasse le bonheur

Parents chrétiens, surveillez vos enfants.

Évitez vous-mêmes, tout ce qui peut leur être un mauvais exemple, une tentation.

F. A. B.

"A MA MERE QUI N'EST PLUS."

(Madame T. Lafontaine, née M. L. Tranchemontagne)

Sur sa funèbre couche elle dort cette mère
Qui pendant quarante ans l'œil fixé sur le ciel ;
Sut allier toujours aux soins de la prière
Les devoirs rigoureux du rôle maternel.

Le souffle de la mort en gagnant sa paupière
A d'un dernier reflet illuminé ses yeux
Et fermés un moment aux choses de la terre
Ils semblent reposer sur l'infini des cieus ;

Il dort dans son, amour... il dort dans l'espérance
Cet ange bien-aimé sur la terre égaré
Il dort dans un sourire et la fleur d'innocence
S'étale avec éclat sur son front vénéré.

Des pleurs et des sanglots la plaintive harmonie
S'élève avec efforts de nos cœurs opprésés.
C'est le triste concert des heures d'agonie,
La douleur éclatant dans les derniers baisers,

Dans les derniers adieux de l'enfant à sa mère
D'un cœur qui bat encor au cœur qui ne vit plus.
Oh ! que d'espoirs éteints à cette heure dernière !
Que de pleurs vont jaillir de mes yeux éperdus

Qui donc me guidera dans cette sombre vie ?
Qui ?... L'ange de la mort a brisé mon soutien,
Emporté mon espoir dans une autre patrie,
Fermé ce cœur aimant ; ce cœur source du mien :

Mère pour me guider j'ai besoin de ton âme ;
Sans toi que ferai-je ? Où conduirai-je mes pas ?
Que la vie en ton sein rallume encor sa flamme.
Qu'un miracle de Dieu te rende dans mes bras ?

Mais non... le ciel déjà te présente ses charmes
Tu nages dans les flots d'un bonheur sans pareil ;
Et sur ton front glacé tombent en vain mes larmes...
Rien... rien n'éloignera ce pénible sommeil.

Je ne reverrai plus ton aimable sourire,
Je ne jouterai plus tes maternels amours.
Tes yeux, miroir du ciel ou mes yeux semblaient lire
Mère... se sont fermés... à jamais... pour toujours...

Pour toujours... oh ! non pas... viendra l'heure dernière...
Ou brisant sa prison mon âme ira vers toi
Entonner dans le ciel le chant de la prière
Un cantique d'amour à Jésus, notre roi.

Collège Joliette, mai 1891.

SONNET

A MA PETITE SŒUR LILIE...

Quand du printemps, l'oiseau sous l'aubépine
Avec amour chante tous les trésors,
Le laboureur, qu'un trop long deuil chagrine,
Piète l'oreille... et s'émeut de transports...

Ainsi ma sœur, quand ta voix enfantine
Vers moi penchée égrené ses accords,
Je sens fleurir l'espérance divine
Dedans mon cœur où grondaient les remords.

C'est que ta voix, petite sœur chérie,
Dictame aimé de mon âme ravie,
Sait de mes jours enchanter les rigueurs.

Et sous l'ennui, si mon être s'affaïsse,
C'est elle encoi, tendre et pleine d'ivresse,
Qui verse en moi les plus grandes douceurs.

J. G. BOISSONNEAULT.

.....

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CA-
NADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts
Franc de port.

Le Journal de Bruxelles raconte l'amusante histoire que voici :

Un monsieur entre dans une taverne et demande la carte du jour.

— Que mangera monsieur ? dit le garçon.

— Donnez-moi, pour commencer, deux ceufs sur le plat.

— Et moi aussi, dit le chien qui s'est posé sur une chaise à côté de son maître.

— Le garçon regarde d'un air effaré.

— Quelques instants après, le consommateur le rappelle.

— Garçon, donnez-moi un filet au pommes.

— Et moi aussi, dit de nouveau le chien.

Stupéfaction croissante du garçon.

A la table voisine se trouve un Anglais qui interpelle le monsieur et lui dit :

— Vous avez dû vous donner une peine énorme pour apprendre à parler à ce chien.

— Mais oui.

— Vous ne consentiriez pas à le vendre ?

— A aucun prix.

— Je t'en prie, ne me vends pas ! s'écria le chien d'un ton suppliant.

— Si l'on vous offrait mille livres sterling, dit l'Anglais de plus en plus alléché.

— Mille livres sterling, c'est une jolie somme, répondit l'interlocuteur.

Ils finissent pas s'entendre.

L'Anglais fait un chèque de mille livres et emporte le chien.

— Puisque tu m'as vendu, s'écrie celui-ci en regardant son maître, je me vengerai et je ne parlerai plus.

L'Anglais ne s'était pas aperçu qu'il avait eu affaire à un ventriloque.

A ROME : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE PREMIER

(Suite)

Aujourd'hui je voulus voir le tombeau de St. Pierre et y prier.

La coupole à 130 pieps de diamètre, presque la longueur de l'église de St. Lin; le rondpoint à l'intérieur est à 370 pieds du sol. Cette coupole est supportée par quatre piliers énormes, qui ont 220 pieds de tour, et dont les niches renferment des statues de 16 pieds de haut. La voûte de la coupole à 16 côtés en stuc doré, et sur la frise, on lit l'inscription : *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni caelorum.* Sous la coupole est un baldaquin (celui de Ste. Thérèse donne une idée de cette disposition si on peut comparer les petites choses aux grandes) ; sous ce baldaquin se trouve placé le maître-autel, ou le pape seul dit la messe, les jours de grande fête. Sous cette autel se trouve le tombeau de St. Pierre. On descend dans le caveau par un double escalier en marbre, entre les deux branches duquel prie à genoux la statue de Pie VI, d'une expression de piété indéfinissable. Le tombeau est entouré de 89 lampes allumées. Pour un franc je me fis ouvrir la balustrade en fer, et je passai un quart d'heure agenouillé devant la niche qui contient le sarcophage du saint, qui est la pierre sur laquelle Jésus a bâti son église, tête-à-tête avec le tombeau, les portes en bronze doré ayant été ouvertes. Comme dans une litanie, je nommai là tous mes amis, les uns après les autres.

Dès le premier jour, j'avais envoyé mes lettres et ma carte au cardinal Simeoni, lui demandant une audience pour aujourd'hui, je n'en aurais pas voulu avant, parceque je n'avais pas de

costume. Je reçus une réponse favorable. Et ce soir à six heures, avec ma soutane romaine, mon manteau romain et mon chapeau romain, un grand style enfin, je partais pour la Propagande. Je fis anti-chambre une demi-heure, un prêtre américain passa avant moi. J'attendais dans un salon qui a rideaux rouges, fauteuils rouges, chaises rouges, sofa rouge, tapis et tapisseries presque entièrement rouges, et de plus sur la table était la barette rouge du cardinal. Mon tour arriva. Je traversai cinq salons de suite, et j'entrai. Son Eminence le cardinal Simeoni est un vieillard un peu replet ; la bonté sur la figure, une politesse toute paternelle dans les manières, la finesse italienne dans l'œil avec un sourire doux, quand il y a lieu de rire.

Je restai avec lui une demi-heure. Que s'est-il passé ? Ah ! c'est une autre affaire. Je vois sur la découpeure du journal que vous m'avez envoyée, que je suis discret et prudent : alors je dois me taire. Avec vous je ne manquerais pas à la prudence en parlant, car il n'y pas de danger que vous ouvriez la bouche ; mais ce ne serait pas discret. Je puis vous dire que j'y retournerai demain avec M. Desjardins. Je n'ai pas encore fait mes mémoires, je sonde le terrain, et j'examine de quel côté souffle le vent. Pour moi il soufflera toujours du bon côté, j'ai tendu ma voile au souffle de la volonté divine ; à elle de me jeter sur quelle rive elle voudra. Ce qui m'empêche pas qu'il est de mon devoir de tenir la barre du gouvernail du côté que je crois être le meilleur. Fais ton devoir, adviene que pourra. Aime Dieu et va ton chemin. Bon soir. Je suis content de ma journée. Hier a été gai, aujourd'hui a été sérieux et solide. *Dormite in Domino.*

Dimanche, 2 février.—Il est dix heures a. m. Je ne sors pas avant midi. Je me repose tranquillement, en disant mon bréviaire, en lisant ma gazette, en faisant ma correspondance. Au Canada il n'est que 4 heures du matin. Je vous parle et vous

ne m'entendez pas, plongé que vous êtes dans le duvet de votre lit et l'inconscience du sommeil.

Le bréviaire dit : "*Ite et vos in vineam meam : et quod justum fuerit, dabo vobis.* Allez vous aussi travailler à ma vigne, et je vous paierai selon la justice." C'est consolant. Aurions-nous été paresseux jusqu'à cette heure, il est encore temps de mettre la main à la cognée. Non, nous n'avons pas été complètement oisifs, mais redoublons de fidélité, secouant la poussière de toute affection purement terrestre.

Le soleil entre par ma fenêtre et danse sur le parquet et sur les murs. Il apporte dans la chambre une douce chaleur. Les pieds sur une chaise, me chauffant à ce foyer du bon Dieu comme dans un bain de lumière et de vie, je lis "*La Presse.*" Quand je voyageai à la Baie d'Hudson, je rencontrai un Bourgeois de la compagnie, qui ne recevait la malle qu'une seule fois par année. Il disposait ses journaux à la file, selon le quantième, et il n'en lisait qu'un numéro par jour, en sorte que, quand il était rendu à la dernière page, la malle lui apportait de rechef les nouvelles d'une autre année. Je trouve le moyen ingénieux pour ne pas se surcharger l'esprit d'une pléthore de faits intéressants et insignifiants, et pour étendre sur un espace plus considérable de l'existence le plaisir d'une lecture agréable. Je veux être aussi sage que M. Cotter. Mes journaux arrivent en liasse toutes les semaines. Je n'en lis qu'un seul numéro par jour. Je viens de repasser celui où ils ont massacré mon portrait sans pitié.....

A 2 heures je rencontrais M. Desjardins au collège canadien. Nous avions fait chacun la moitié du chemin, tout comme pour le règlement de nos difficultés. D'ici au collège, j'ai mesuré le temps juste, il faut un quart d'heure, bon pas. Nous arrangeâmes nos flutes et accordâmes nos violons pour la veillée de ce soir ; et seuls dans le salon nous mîmes dans la balance le futur et les destinées des deux écoles de médecine de Montréal.

Je reviens à mon couvent et à mon souper par Ste. Prazède où je dis mes vêpres, et en arrivant chez moi, j'arrêtai à l'église neuve du Sacré-Cœur, toute fraîche, brillante de marbre, de tableaux et de fresques à peine finis. Elle est desservie par les religieux, qui se consacrent à l'œuvre de Dom Bosco, le S. Vincent de Paul des temps modernes, la providence des orphelins et des abandonnés d'Italie.

Souper à 5 heures, A 6½ heures, j'étais chez M. Desjardins 36 via del Tritone ; à 7 heures nous entrions tous deux chez le cardinal Simeoni. Notre audience aura une heure. Nous sortîmes contents, satisfaits, avec les meilleures espérances. Nous y retournerons mercredi avec nos mémoires. Vous voyez que ça ne languit pas. Cependant il pourrait bien se faire que les choses ne marcheraient pas toujours aussi vite, les affaires à Rome allant le petit train de la Blanche ou de la Prudense.

La franchise domine tous les préjugés, la droiture commande la confiance. Je serai jusqu'au bout franc et droit. Quelquefois on appelle cela rudesse ; mais à la fin du compte, cela devient la plus habile des habiletés. Je ne prendrai jamais de détours, la ruse n'a qu'un temps, et les petits moyens perdent les causes. Cependant je ne veux pas dire que je montre mon eu à tout le monde, ni que je ne garde pas quelques atouts, sous le tapis.

Maintenant le silence ! je suis si content de la tournure que prennent nos affaires ici que j'éprouve le besoin de le dire. Je ne puis pas le dire aux murs de cette maison, aux ruines des thermes, à la lune, aux étoiles. Je ne veux le dire à personne au Canada ; car on se passe la nouvelle de bouche en bouche, les journaux la publient et cela me ferait ici et là-bas un tort incalculable. Je n'en écris rien à mon remplaçant à l'Université, pas même à Monseigneur. Je leur ferai connaître le succès quand il aura eu lieu définitivement. Je glisse le plaisir mon cœur déborde dans le tuyau de l'oreille de ma mère, de mon ami. Vont-ils me trahir ?

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XI

La seconde maîtresse passe plusieurs heures avec elles durant le jour et préside à leur récréation du midi. Mais on la remplace souvent pour lui donner le temps de vaquer à ses exercices spirituels et de voir au travail des enfants dont elle est souvent chargée. Alors c'est tantôt une autre qui remplit son office et ainsi ces dernières peuvent s'instruire graduellement de leur besogne future. Ainsi par exemple une novice ira présider à leur lecture de deux heures, ou bien accompagnera celles qui préfèrent prendre leur récréation au jardin ; une autre aidera la sœur converse qui est de service à leur dîner ou à leur souper. En outre, il y a une maîtresse à la buanderie, d'autres à la chambre d'emballage, à la *mingle* au séchoir, et chacune de celles-ci ont, pour les assister, ce qu'on appelle une "aide" c'est-à-dire une novice ou même plusieurs selon le besoin. Car la règle prescrit de ne jamais laisser à elles-mêmes, un seul instant, les enfants. Si donc la maîtresse, pour une raison ou pour une autre, est obligée de s'absenter, l'aide aussitôt prend sa place et préside au travail jusqu'au retour. De cette manière, vous le voyez, il y a toujours un grand nombre de novices et de sœurs avec les enfants. Aucune sœur cependant ne va de l'autre côté à moins d'y être régulièrement envoyée, et, comme la plupart d'entre nous avons d'autres devoirs pour lesquels nous pouvons avoir autant et souvent plus d'aptitude, il peut se faire qu'une religieuse passe quelquefois toute une année dans le couvent sans avoir rien à faire avec les enfants.

Mais les novices y sont employées aussi quelquefois, demanda Lucie avec anxiété ? C'est au moins, je crois, ce que vous venez de dire.

Certainement, reprit la sœur. De fait nos constitutions l'exigent pour leur formation. Mais elles n'y vont alors que rarement et on a soin de faire en sorte que ce ne soit pas sur elles que retombe la responsabilité. De plus les enfants ne doivent pas leur parler, pas plus qu'à d'autres de direction extérieure, cette matière étant réservée à la première maîtresse actuellement en charge.

Oh ! que je serai heureuse quand ce sera mon tour d'aller chez

les enfants, il me semble que jusque là je ne suis qu'à moitié dans ma vocation.

Mais vous faites déjà pour elles quelque chose et même beaucoup, reprit la maîtresse, quoique rien ne paraisse extérieurement. Votre sacrifice en venant ici par exemple ; mais à ce mot de sacrifice Lucie regarda le ciel avec un sourire si radieux que la sœur s'empressa d'ajouter : Oh ! ce sacrifice, peut-être ne le sentez-vous pas encore mais cela viendra, et alors, en portant patiemment votre croix, vous sauverez ces pauvres âmes tout comme Jésus vous a sauvée en portant la sienne. De plus vous rencontrerez bientôt dans le détail de vos journées plusieurs petites épreuves telles que les mille prescriptions de la règle qui finissent toujours par fatiguer et crucifier les esprits les plus souples même et les mieux disposés, et si vous êtes fidèle à tout souffrir en vue de la conversion des enfants, vous leur serez aussi utile sinon plus que si vous étiez actuellement employée chez elles.

Voilà qui est agréable à penser, dit Lucie ; vraiment si nous y pensions toujours, il y aurait de quoi faire disparaître l'épreuve même de nos épreuves.

Oui, agréable et doux, reprit la maîtresse : c'est là une de ces innombrables et ineffables consolations que nous offre notre croyance à la communion des Saints. Nous savons qu'un anachorète dans le silence de sa cellule peut conduire par sa prière autant de milliers d'âmes aux pieds de Jésus, que le missionnaire qui, porte son apostolat et sa parole retentissante jusqu'au sein des cités bruyantes, ne se doutant pas peut-être que le succès de son ministère lui vient de l'humble prière d'un pauvre solitaire caché au fond d'un lointain désert. Et vous aussi dans votre cellule, par vos prières et l'ensemble de vos devoirs quotidiens, vous pouvez faire pour nos enfants autant que nous qui sommes actuellement employées au milieu d'elles, avec cet avantage sur nous, que vous ne voyez pas les fruits de votre travail et que vous êtes ainsi à l'abri de toute tentation de vaine gloire ou d'amour propre.

Merci, dit Lucie. C'est plus qu'agréable, il y a un véritable bonheur à considérer à ce point de vue la vie religieuse. Mais vous m'avez dit, chère sœur, que vous me conduiriez aujourd'hui chez les enfants ; j'espère que vous ne l'oublierez pas.

Supposons que pour prévenir un si funeste malheur nous y allions de suite, dit en souriant la maîtresse. C'est maintenant l'heure de leur récréation, il faut que j'y aille moi-même, vous êtes libre de m'y accompagner.

Lucie se leva et suivit la religieuse vers la partie de la maison réservée aux pénitentes. Une explosion de joie accueillit leur entrée dans la salle, car Sr M. de St. Célestin était en grande faveur chez les enfants à cause de sa bonne humeur et de son talent pour les histoires et la musique. C'était toujours une bonne fortune de l'avoir pour la récréation. Aussi dès que la première effervescence se fut un peu calmée, ce fut dans la classe un cri général : Mère St. Célestin, chantez-nous une chanson, jouez-nous un morceau. Mère, vous voulez, n'est-ce pas ?

Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? demanda la religieuse en souriant et en faisant signe à Lucie de s'asseoir sur une des chaises de la plateforme. Voyez, je vous ai amené une mère nouvelle, ne voulez-vous pas la voir un peu ?

Oui, mère, et nous sommes heureuses de la voir, fut la réponse unanime, et Lucie commençait à être mal à l'aise sous le regard scrutateur des cent paires d'yeux braqués sur elle, quand Sr. M. de St. Célestin détourna l'attention en se mettant au piano, ce qui attira de ce côté tous les yeux et toutes les oreilles.

Pourquoi quelques-unes des enfants sont-elles vêtues de noir ? demanda Lucie, qui profita de la diversion pour faire cette question à Sr. M. de St. Anselme qui présidait la récréation.

Ce sont les pénitentes consacrées, répondit la sœur. Elles ont fait la promesse de rester dans la maison, quelques-unes pour une année, d'autres pour trois ans et un bien petit nombre pour toute leur vie.

Mais n'avez-vous pas peur de leur laisser faire des vœux ; demanda Lucie avec étonnement ?

Nous ne le permettons qu'aux meilleures d'entre les meilleures et elles ont toujours au préalable une épreuve de deux ou trois ans ou même de plus longtemps. Celles que vous voyez habillées de noir sans croix ni ceinture sont à l'épreuve ; on les appelle " Enfants de probation ". Celles qui portent une espèce de bandoulière avec les lettres I. H. S. ont fait vœu pour un an. Celles qui ont la croix d'argent sont engagées pour un certain nombre d'années. Maintenant on ne leur permet plus de faire des promesses perpétuelles comme il se pratiquait dans les commencements. Elles ont une règle spéciale à observer et récitent l'office de Notre-Dame des sept douleurs à qui elles sont consacrées : mais elles vivent et travaillent avec les autres enfants qu'elles nous aident à faire marcher dans la bonne voie et qui ont pour elles un grand respect.

Pendant que Sr. M. de St. Anselme parlait, le regard de Lucie s'était porté tour à tour sur les différents groupes qui entouraient le piano, et à peine la première maîtresse avait-elle fini ses explications que la jeune postulante se tournant vers elle lui demandait vivement : Chère mère, pouvez-vous me dire le nom de cette fille juste en face assise auprès d'une pénitente consacrée ? celle avec les beaux yeux bleus et qui paraît si triste et si mal à l'aise que le cœur me fait mal rien que de la voir.

Au même moment les beaux yeux tristes se fixaient sur Lucie et pendant que celle-ci interrogeait la première maîtresse l'autre disait à voix basse à Ernestine :

J'aime cette nouvelle mère ; quelle pitié de la voir ici !

Et pourquoi donc, Augustine, demanda Ernestine un peu surprise de cette réflexion ?

Pourquoi ? C'est parcequ'elle est trop belle pour être ici : voilà .. répliqua Augustine d'un ton, qui parut, à Ernestine, si méprisant pour les sœurs et pour le couvent, qu'elle répondit avec indignation :

Trop belle ! En voilà une idée, vraiment ! Mais elle ne peut pas être trop belle. Plusieurs de nos mères sont aussi belles pour ne pas dire plus.

Matière de goût, dit Augustine avec froideur et dédain ; mais à mon avis elle est la seule véritablement belle que j'aie vue depuis que je suis ici.

.....Les beaux yeux bleus ! répondait en même temps Sœur M. de St. Anselme, mais où donc ? Vous n'avez pas en vue, à coup sûr cette fille à face rubiconde, debout près du piano.

Oh non ! pas celle-là ! Je veux parler de cette grande fille à figure pâle et mélancolique qui est plus près de nous. Elle a l'air d'une dame et il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue.

Oh ! je sais de qui vous voulez parler, dit la maîtresse. Elle s'appelle Augustine et elle est toute nouvelle dans la maison. Elle est entrée le même jour que vous, ainsi vous devez prier pour elle d'une manière spéciale. D'ailleurs elle aura besoin de bien des prières, pauvre enfant, car il paraît bien douteux qu'elle veuille rester et qu'elle puisse même se faire à la maison.

Quelle figure frappante, ajouta Lucie d'un air pensif ! C'est singulier, il me semble que je l'ai déjà rencontrée, mais la chose est impossible !